

## RETOUR D'AILLEURS

Il venait...

D'où venait-il ? Il ne le savait pas lui-même. Alors il disait qu'il venait d'ailleurs. Mais, au moins, il savait où il revenait : il revenait chez lui, dans sa maison.

Ça faisait longtemps qu'il était parti. Un an ? Deux ans ? Plus ?... Peut-être. Aucune importance. Il était parti. Comme beaucoup de jeunes de son âge, on était venu le chercher un matin. Il avait à peine eu le temps d'embrasser son frère et de fourrer quelques affaires dans son sac. À la gare, il avait vu son père, sur le quai qui lui souriait tristement et, quand le train s'ébranla, il lui fit un signe de la main. Et puis, plus rien.

Il n'avait jamais écrit aux parents. Aucun désaccord, mais la volonté de changer, d'être un autre. Il voulait disparaître de la vie de ceux qu'il aimait. On l'emmenait à la guerre contre son gré. Alors, il avait décidé que ce ne serait pas lui, mais un autre qui partirait, un autre qui lui ressemblerait, qui porterait son nom, mais qui ne serait plus lui.

C'est comme ça qu'il réussit à se protéger, à protéger celui qu'il était... avant. Parce que ce qu'il devait faire maintenant, tuer, tuer, toujours tuer, c'était l'homme nouveau qui l'assumait, c'était l'homme nouveau qui appuyait sur la détente du fusil-mitrailleur ou du bazooka, qui inondait de napalm le blockhaus imprenable, qui lançait la grenade dans la pièce où se terraient peut-être des femmes et des enfants. Ce n'était pas le petit jeune homme tranquille, sensible, capable de s'attendrir sur l'agonie d'un chien. Non, celui-là, il était resté à la maison, et il ignorait les atrocités commises par... Par qui ? Par son frère ? Par son double ? Ou alors par ce soldat, sans cœur, sans âme, qui exécutait les ordres qu'on lui donnait ? Oui. C'était bien cela : les atrocités commises par ce tueur, par le criminel de guerre qu'il était devenu.

Au début, quand il avait compris ce qu'on attendait de lui, il s'était révolté, il avait refusé d'obéir. Mais, très vite, il avait réalisé que ce n'était pas possible. Les rebelles, on sait s'en occuper, dans l'armée: douze balles dans la peau, plus le coup de grâce. Ou alors, on le désigne comme volontaire pour une mission – suicide. Et là, c'est vous ou l'autre, l'ennemi qui vous guette et qui ne vous fera pas de cadeau. Alors, peu à peu, il s'était habitué, et il tuait de plus en plus, et de mieux en mieux.

Et puis, ça avait mal tourné. On reculait. On résistait avec acharnement en laissant des flopees de morts et de blessés qui crevaient dans le neige, mais on reculait. Tant et si bien qu'un

jour, il se retrouva chez lui, enfin à une certaine distance quand même, cent ou deux cents kilomètres. Il n'avait rien reconnu parce qu'on ne pouvait rien reconnaître : partout des ruines, des immeubles effondrés, des pans de murs qui menaçaient de s'écrouler, et des rats qui pullulaient. Voilà les vrais vainqueurs, pensa-t-il. Il leur envoya une rafale qui ne les fit même pas fuir.

Un poteau indicateur miraculeusement épargné était là, devant lui. Le nom de la ville lui était familier. Il comprit alors que sa maison n'était pas loin, et il décida brusquement d'arrêter la guerre, de laisser les autres s'entretuer, et de revenir chez lui.

Ce n'était pas facile de retrouver le chemin du retour. La route aux trois quarts défoncée par les bombes était encombrée par les cadavres de camions et de chars encore fumants. Et puis, il devait ne pas se faire repérer par la police militaire qui traquait les déserteurs comme lui. Avoir revêtu des vêtements civils qu'il avait volés dans une maison abandonnée, se mêler à la foule des réfugiés qui fuyaient devant les barbares victorieux, ce n'était pas suffisant : les gendarmes auraient tôt fait de remarquer cet homme jeune au milieu du troupeau de femmes, d'enfants et de vieillards. C'est pour cela qu'il claudiquait en se servant d'un bâton, et qu'il s'était enduit le visage de glaise grisâtre pour dissimuler ses traits. La route était longue, les gens épuisés se traînaient lamentablement, et il ne pouvait les distancer sans se trahir. Enfin, à la nuit tombante, il arriva chez lui ! Il neigeait.

Là aussi, ce n'était que maisons en ruine, qu'immeubles en ruine, qu'églises en ruine. Là aussi, il ne reconnut rien. Il se dit que c'était à cause de l'obscurité, que le lendemain il y verrait plus clair. Et puis, il était exténué, et il n'avait rien mangé depuis la veille. Il se laissa tomber le long d'un mur, sortit de son sac le dernier morceau de pain qu'il se mit à mâcher avec application. Et il s'endormit, la bouche grande ouverte, avant même d'avoir pu s'allonger sur la terre durcie par le froid.

Quand il réussit à ouvrir les yeux, le soleil commençait à percer le brouillard de la nuit. C'était un soleil froid, qui ne réchauffait pas. Les flocons continuaient à tomber. Il se leva avec difficulté, en frappant à coups de poing sa poitrine, ses épaules, ses bras, pour se réchauffer et pour faire tomber la neige qui collait à ses vêtements. Autour de lui, personne. La cohue, où il s'était coulé pour échapper aux chiens de la police militaire, avait disparu ; sans doute avait-elle continué à marcher, talonnée par l'angoisse de voir surgir les démons mongols. A perte de vue, un tapis blanc avec des lignes noirâtres parallèles, les traces laissées par les centaines, peut-être les milliers de réfugiés qui s'étaient éclipsés, là-bas, vers l'ouest.

Il était seul. Aucune importance : il était arrivé chez lui, et il n'irait pas plus loin, il le savait. La seule idée qu'il avait en tête, c'était de retrouver sa maison, ses parents, son frère, et de reprendre la vie d'avant. Allez ! Un pas... et un deuxième... un troisième... un quatrième... La mécanique était repartie. Il remonta ce qui était autrefois l'avenue des Charmes et que "les

autres" avaient débaptisée en avenue du Leader Suprême. Il ne reconnaissait plus rien. Et comment reconnaître quelque chose dans tous ces décombres recouverts d'une épaisse couche de neige ? Où était donc l'épicerie du père Müller ? Et la pharmacie de Frau Lieber ? Pourtant, et il était sûr de sa mémoire, l'épicerie était là, à gauche, et la pharmacie en face, à l'endroit où il ne voyait qu'un amas de pierres et de poutres... Alors, il comprit qu'il ne retrouverait jamais la vie d'avant, tout simplement parce qu'elle était dans le même état que ces bâtiments, détruite, anéantie, pulvérisée.

Et puis, tout à coup, il la vit ! La maison ! Sa maison ! Miraculeusement intacte, avec seulement quelques trous au niveau du soupirail, des impacts de balles, sans doute... Quand il se décida à pousser la porte d'entrée, il entendit le grincement bien connu qui avertissait la famille de l'arrivée d'un ami ou d'un inconnu. Entendre la voix de sa mère crier du premier étage : « Qu'est-ce que c'est ? » ne l'aurait pas surpris outre mesure. Mais sa mère n'était pas là pour l'accueillir ; elle avait dû fuir, comme son père, comme son frère, comme tous les autres, comme la Nation tout entière, la glorieuse Nation qui devait dominer le monde et qui, maintenant, détalait devant les hordes venues de l'est. Instinctivement, il leva les yeux : peut-être quelqu'un se pencherait au haut de l'escalier pour savoir qui entraît, peut-être quelqu'un, un cousin, ou même un voisin, s'exclamerait en l'apercevant : « C'est pas possible ! C'est toi, Hans ? » Mais il n'y avait pas de cousin, pas de voisin. Et il n'y avait plus d'escalier, il n'y avait plus de plafond, plus de premier étage. Au-dessus de sa tête, le ciel gris d'où tombaient sans discontinuer les flocons. En fait, la maison était un décor de théâtre, ou de cinéma : seuls les murs avaient été épargnés, tout le reste, toit y compris, avait été soufflé par l'explosion d'une bombe, probablement. Les amoncellements de pierres, de poutres, de débris de vaisselle, de tessons de bouteille, de ferrailles tordues qui avaient jalonné son chemin, il les retrouvait ici, à l'intérieur de sa maison. Et cette fois, il les reconnaissait, tous ces détritrus : ça, c'était la carcasse du lit de ses parents, et ça, c'était les restes de la baignoire, et ça encore... Il aurait fallu fouiller, et pour cela, souiller la couverture blanche qui recouvrait tout, et qui transformait ce paysage de mort en décor de Noël. Il s'aperçut que, curieusement, là aussi, la couche neigeuse était sillonnée par des traits plus sombres, parallèles. Il se demanda par quel hasard les gravats avaient été ainsi géométriquement disposés...

Il n'avait plus rien à faire dans cette maison, qui n'était plus sa maison, mais une parodie sinistre. Plus jamais il ne retrouverait la vie d'avant et peut-être, plus jamais il ne reverrait ceux qu'il aimait.

Au moment où il poussait la porte pour sortir ... mais peut-on parler de sortie, l'intérieur étant strictement identique à l'extérieur ?..., il entendit le vrombissement qu'il connaissait bien. Il plongea aussitôt dans la cave, et le sol se mit à trembler, secoué par les chapelets de bombes que

les avions déversaient. Ils s'en donnaient à cœur joie car ils n'avaient même plus à craindre les rafales de la D.C.A. Il n'y avait plus de D.C.A., il n'y avait plus de canons, il n'y avait plus de soldats, il n'y avait plus d'armée. Il n'y avait plus que des troupes sans défense que l'on pouvait pilonner et mitrailler à plaisir... Les hurlements stridents des bombes qui tombaient terrifiaient encore plus que les explosions. Il avait beau fermer les yeux et enfoncer ses index dans les oreilles, les aigus le taraudaient tout entier, du sommet de la tête à la pointe des orteils. Chaque fois, c'était pareil, il devenait fou.

Peu à peu, le vacarme s'amenuisa, les avions s'éloignaient pour aller semer la mort ailleurs. Lentement, précautionneusement, il rouvrit les yeux : le sol était devenu blanc. La neige ? Impossible qu'elle ait pénétré dans la cave. C'était une fine poussière de plâtre qui tombait du plafond de la cave, fissuré par les déflagrations. Il comprit enfin que ce linceul blanc qui le poursuivait partout était là pour annoncer l'épilogue, et qu'il ne pouvait pas fuir plus loin.

Alors, avec application, il traça sur le sol des lignes parallèles sans savoir à quoi tout cela rimait.

Et moi aussi, je reviens d'ailleurs, de ce pays imaginaire recouvert de neige, de cette guerre absurde qui n'a jamais eu lieu, de cette maison-fantôme qu'il croyait reconnaître comme étant la sienne.

Et moi aussi, je trace sur des pages blanches des lettres, qui deviennent des mots, qui, en s'entassant, composent des lignes, parallèles évidemment, et qui racontent une histoire à laquelle je ne comprends rien. Mais est-ce si important de comprendre ou de ne pas comprendre, puisque tout cela n'existe pas ?